

Frédéric d'Onaglia

La vie leur appartient

Éditions du 123

DU MEME AUTEUR

Mémoires effacées, De Borée, 2019

Les Murmures de l'olivier, De Borée, 2018

Un Été à Lou Triadou, Calmann-Lévy, 2016

La Partition des illusions, Calmann-Lévy, 2015

L'Enfant des Maures, Calmann-Lévy, 2014 ; Charleston, 2018

Parfum de famille, Belfond, 2013

Cap Amiral, Belfond, 2012

Retour aux sources, Belfond 2011 ; Pocket, 2013

La Fille du delta, Belfond, 2010 ; Mon Poche, 2019

Le Faux Pas, Belfond, 2009

La Mémoire des Bastide, Belfond, 2008

L'Honneur des Bastide, Belfond 2007 ; Pocket, 2012

L'Héritière des Montauban, Belfond, 2006 ; Pocket, 2011

L'Invitée de Fontenay, Belfond, 2005 ; Pocket, 2010

Le Secret des cépages, Belfond, 2004 ; Pocket, 2008

À Jean-Michel Arbona

*« Tout ce que tu feras sera dérisoire,
mais il est essentiel que tu le fasses. »*

GANDHI

— Vive les mariés ! s'écrie l'assistance à l'issue de la cérémonie religieuse.

— Le bisou ! renchérit l'un des invités.

Debout dans le chœur de l'église, Elsa se tourne vers Martin, son mari désormais. Ému, il soulève sa voilette et la repose délicatement en arrière. La jeune femme a ramené ses cheveux dorés en un joli chignon sur sa nuque. Elle a opté pour un maquillage discret qui met en évidence ses yeux verts légèrement en amande. Guère à l'aise devant tous ces regards braqués sur elle, la mariée ne cache pas son émotion tandis que Martin dépose un baiser sur ses lèvres. Dans la nef baignée d'une lumière aux reflets irisés, les applaudissements crépitent. Les vitraux laissent passer de fins rayons qui ourlent l'autel de mauve tandis que les arches en pierres blondes se parent d'un bleu chatoyant. L'instant semble presque irréel, hors du temps et de l'espace. Ses copines l'avaient prévenues, le jour de ses noces, elle flotterait sur un petit nuage.

— Pince-moi, Doudou, murmure-t-elle, les yeux embués de larmes.

— Je préfère t'embrasser, ma fée.

Elsa ne rêve pas, elle vient de s'engager pour la vie. Elle a pourtant longtemps dénigré le mariage. L'amour, elle n'y croyait pas. Enfant, elle a souffert de l'absence de son père, une présence masculine dont elle a appris à se passer. Elle n'a pas oublié non plus les innombrables peines de cœur de sa mère, ses moments d'intense dépression qui se terminaient pour Elsa par une séparation plus ou moins longue, durant laquelle elle était confiée à sa tante Marie-Pierre. Pas étonnant que, devenue une femme libre et indépendante, elle se soit préservée de toute relation amoureuse et d'un quotidien marqué par les besognes routinières et forcément ennuyeuses. Mais ça, c'était avant de croiser le regard franc et clair de Martin Lazaret, un colosse de tendresse d'un mètre quatre-vingt-huit.

Ils se sont rencontrés à l'hôpital de la Croix-Rousse à Lyon, où elle exerçait aux urgences en tant qu'infirmière. Sapeur-pompier à Rillieux, Martin venait d'y amener un patient. Durant la pause d'Elsa, ils s'étaient retrouvés à l'accueil et avaient bavardé un moment autour d'un café.

D'emblée, la jeune femme a été séduite par son sens de l'humour, son autodérision, ses petits mots étonnants sortis du monde de l'enfance et ses drôles d'expressions qu'elle avait trouvées désuètes. Martin l'a invitée à dîner quelques jours plus tard, ils se sont revus plusieurs fois, se sont découverts des passions communes, et les événements se sont enchaînés. Très vite, ils ont envisagé l'avenir ensemble. Leurs professions respectives les rapprochaient, ils partageaient les mêmes valeurs d'altruisme et consacraient tous les deux leur vie à secourir les gens en difficulté, elle à l'hôpital, lui en tant que pompier. Depuis qu'ils vivent en couple, les instants où ils se retrouvent dans l'intimité sont des « moments ronds », comme ils les appellent, où ils oublient la course du temps dans leur cocon d'amour.

Les premières mesures de *What a Wonderful World*, de Louis Armstrong, rappellent aux mariés qu'il est temps de sortir de l'église. Elsa saisit le bras que lui tend Martin. Il a fière allure dans son uniforme de cérémonie, avec son casque de pompier rutilant au bras et sa fourragère retenue sous une patte d'épaule galonnée. Elsa tenait à ce qu'il affiche ses décorations, gagnées au péril de sa vie. Elle sait aussi que l'inquiétude sera à jamais sa compagne de solitude, bien qu'elle ait appris au fil des mois à gérer son stress quand son soldat du feu part en mission. Son homme la rassure, lui répète que les brigades sont bien entraînées et disposent d'un matériel performant. Jamais il ne prendrait de risque inconsidéré, et plus encore maintenant qu'il a une merveilleuse raison de rentrer chez lui, auprès de sa fée.

Elsa remonte la nef accrochée à son bras, ravissante dans sa robe en organza de soie. Tout serait parfait si son bustier en dentelle de Calais ne la démangeait autant dans le dos. Elle meurt d'envie de se gratter, mais de quoi aurait-elle l'air si son justaucorps se dégrafait ? Dans les travées décorées de lys blancs, les invités les saluent à leur passage par de petits signes de la main. On félicite le couple, on admire la robe de la mariée réalisée par une amie couturière d'Elsa. La jeune femme l'a voulue simple, à son image. Certains invités, portables en mains, immortalisent l'instant, d'autres ont déjà quitté l'église et attendent le couple à l'extérieur. Tous les Lazaret sont là, les proches, oncles et tantes de son mari, cousins et amis qui sont maintenant les siens.

Dans un joyeux brouhaha, le cortège se dirige vers la sortie. Arrivée sous le porche de l'église Saint-Pons de Sommières, Elsa met sa main en visière afin de se protéger de l'ardent soleil, découvrant la foule qui se presse sur le parvis et applaudit. Intimidée, elle répond par un gracieux sourire à tous ces inconnus qui la regardent avec bienveillance. La jeune mariée prend soudain la mesure de la notoriété des Lazaret, une famille connue et attachante, qui sait combiner le bon sens terrien avec l'élégance d'une éducation à l'ancienne. Pour autant, elle ne s'attendait pas à voir tant de monde. De son côté, mis à part ses amis les plus proches, seule sa tante Marie-Pierre s'est déplacée. Quelques mois plus tôt, quand Elsa avait fait part à sa mère de son mariage avec Martin, cette dernière avait immédiatement prévenu sa fille qu'elle avait d'autres « obligations » ce jour-là. Elle ne serait pas présente mais elle ne raterait pas le prochain ! avait-elle renchéri avec ironie. Elsa n'avait guère été étonnée de la réaction de sa mère, résignée depuis longtemps à subir cette distance affective. Du reste, leurs rapports demeurent inexistantes malgré quelques tentatives de rapprochement.

« Vive les mariés ! », scande l'assemblée alors que des enfants, paniers en osier à la main, jettent des pétales de roses en direction du couple. Elsa sent une petite pointe d'angoisse étreindre sa poitrine. Jamais elle n'aurait imaginé vivre un tel mariage. Elle sait combien cette tradition importe à Martin, à ses parents en particulier. En l'épousant, elle a compris qu'elle intégrait un clan. Elle n'en maîtrise pas encore tous les codes et devra composer afin d'entrer dans le rang, mais elle saura répondre aux espérances des Lazaret. Elle s'éponge le front avec le petit mouchoir brodé qu'Ophélie, sa belle-sœur, vient de lui glisser discrètement dans la main. Depuis le début de la matinée, la sœur de Martin veille au moindre détail. Elle a été d'une aide précieuse ; c'est elle qui a pratiquement tout organisé, de la cérémonie au banquet qui va suivre.

Un photographe professionnel a installé son matériel sur le parvis et invite les jeunes mariés à prendre la pose. Tous les Lazaret se rassemblent autour de la reine du jour. Elsa commence à bien cerner les caractères de chacun, en particulier ses beaux-parents. Le courant est immédiatement passé entre elle et son beau-père. Généreux, passionné, voire un brin décalé, Gus peut se montrer à la fois inflexible, à cheval sur les principes mais aussi très ouvert dès lors qu'il s'agit d'œuvrer

pour le bien de l'humanité. À la demande du photographe, il prend la pose à la droite de la mariée et saisit son bras qu'il serre délicatement sous le sien avant de fixer l'objectif. Alice, son épouse depuis quarante ans, se positionne à la gauche de Martin, un peu en retrait, presque intimidée. Ophélie est au deuxième rang, entourée de son mari Kévin et de leurs trois enfants. Elle a succédé depuis peu à son père à la direction de la jardinerie familiale *Terre de garrigue*, secondée par son mari qui en assure la gestion en tant qu'expert-comptable. Bien que leurs caractères soient sensiblement différents, Elsa apprécie cette femme de tête qui arrive à mener de front sa vie de mère de famille et celle de chef d'entreprise. Il y a aussi Paul, le dernier de la fratrie, le seul à vivre éloigné du clan. Il a quitté le nid familial dès le bac en poche, préférant voler de ses propres ailes plutôt que de subir la rigidité du patriarcat et ses méthodes d'éducation à l'ancienne. Graphiste de talent, il travaille aujourd'hui dans un studio d'effets spéciaux à Nîmes, ne revenant chez ses parents que pour les grandes occasions. Le mariage de Martin en était une.

Après les traditionnelles photos, le cortège gagne maintenant *La Desserte*, la demeure des Lazaret. Située à la sortie de la ville, cette maison a la particularité d'être l'ancienne gare de chemin de fer de Sommières, construite en 1872 dans le style en vogue à l'époque, dans une symétrie parfaite. À la fin du XIX^e siècle, Sommières était une « gare-étoile », comme l'appelaient les cheminots, à la croisée des chemins entre les Cévennes et la mer, Nîmes et Montpellier. Les infrastructures longeaient la voie ferrée sur environ un kilomètre. Elles comprenaient deux postes d'aiguillage, trois quais, des grues à eau pour les machines à vapeur, un château d'eau, des hangars, un buffet, une halle de stockage, et même une rotonde. Jusqu'en 1987, voyageurs et marchandises, houille, textile, vin et huile d'olive produits dans la région, dont cette Terre de Sommières tant prisée par les ménagères, ont transité en ces lieux. Gus et Alice ont racheté le bâtiment principal tandis que la municipalité a conservé les entrepôts. Au fil des ans, ils l'ont restauré pour en faire une maison de famille chaleureuse. Elsa et Martin ont provisoirement aménagé un espace dans l'ancien poste des conducteurs, le temps de terminer les travaux de restauration de la maison qu'ils ont achetée à Villevieille, un magnifique village sur les

hauteurs de Sommières, idéalement situé à six minutes de la caserne.

Sur la vaste terrasse de *La Desserte*, autrefois un parking, deux longues tablées ont été dressées à l'ombre d'un tilleul et d'un vieux platane. Martin et Elsa voulaient des noces champêtres, simples avant tout. Pressés par le déménagement, leur installation provisoire chez les parents de Martin et l'achat de leur maison, ils ont pu compter sur Ophélie qui, malgré l'activité intense à la jardinerie, s'est beaucoup investie dans la préparation de ce mariage, prenant même parfois sa tâche un peu trop au sérieux. Martin a d'ailleurs eu quelques petites prises de bec avec sa sœur. Pour sa part, Elsa s'est bien gardée d'intervenir. Ophélie l'a libérée d'un grand poids en s'occupant de la déco et le résultat dépasse ses espérances. Sa belle-sœur a structuré l'espace avec des feux de Bengale, elle a même fait installer une piste de danse sur l'esplanade qui domine les serres de la jardinerie, en contrebas de la route. De là, la vue est imprenable, donne sur les prés qui s'étirent à perte de vue jusqu'aux rives du Vidourle dont les hauts peupliers épousent son sillage.

— Le plus dur est passé, glisse sa belle-sœur, visiblement soulagée elle aussi. Tu as été parfaite. Maintenant, amuse-toi et profite de la fête.

Les invités commencent à arriver, accueillis par Gus et Alice. Elsa suit son mari dans la ronde des présentations : parents éloignés, proches voisins, clients de la jardinerie, amis de Martin, dont Flavien, son binôme en manœuvre, et d'autres encore dont elle peine à retenir les noms. Au milieu de ce tourbillon elle aperçoit Marion et Fatou, les deux infirmières libérales avec lesquelles elle travaille désormais. Marion est une fille du pays bien appréciée des patients, Fatou est burkinabaise. Arrivée en France il y a quelques années pour y faire ses études, elle n'en est jamais repartie. Les deux femmes cherchaient désespérément une remplaçante afin d'alléger leur emploi du temps durant la semaine, d'alterner les week-ends de garde et surtout de réussir à poser de vrais congés. Les règles sont strictes, une remplaçante devant justifier de vingt-quatre mois d'exercice à plein temps au sein d'une structure de soins dans les six ans qui précèdent l'embauche. De son côté, Elsa n'aurait pu prétendre installer son propre cabinet à Sommières, la ville étant en zone surdotée, selon l'Agence régionale de santé. Elle n'a cependant pas hésité à démissionner de son

poste à Lyon lorsque Martin a obtenu son affectation à la caserne de Sommières, épuisée par les conditions de travail à l'hôpital et les incohérences de l'administration. Et puis il était hors de question qu'ils se séparent. Aussi, quand l'opportunité s'est présentée de travailler en libéral avec Marion et Fatou, elle n'a pas hésité une seconde.

— Pas trop impressionnée ? lui demande la belle Africaine avec la finesse d'esprit qui la caractérise.

— Un peu. Je n'ai jamais vu autant de monde à une réception.

— Les Lazaret sont connus et appréciés dans la région. Et tu sais quoi ? Tu les as conquis. Regarde Martin... Jamais je ne l'ai vu aussi heureux !

Entouré de ses collègues de la caserne avec lesquels il plaisante, son mari adresse à Elsa un sourire complice qui la fait fondre.

— Qui résisterait ? relève Marion en soupirant d'admiration. Tu as une de ces chances, ma vieille.

— N'écoute pas cette jalouse, intervient Fatou. Toi et Martin, vous êtes faits l'un pour l'autre.

Fatou connaît les Lazaret depuis cinq ans. Simples patients au début, ils sont devenus des amis à la suite d'un voyage à Madagascar qu'avait organisé Gus dans le cadre de ses activités caritatives. Fatou gérait la logistique médicale d'une vaste campagne de vaccination contre la rougeole que l'association de Gus avait en partie financée pour le compte d'une ONG présente sur le terrain. Martin les accompagnait. L'infirmière avait noté l'implication totale du jeune homme. Seule une fille aussi généreuse et engagée qu'Elsa pouvait le séduire.

— Vous formez un très beau couple, l'assure Fatou avec du soleil dans la voix. Dommage que vous ne puissiez pas partir en voyages de nocés...

— Partie remise à l'automne prochain, rectifie Elsa. En novembre, nous envisageons d'accompagner mon beau-père pour sa prochaine expédition à Mangatavra. Enfin, si vous n'y voyez pas d'objection, les filles !

— Tu plaisantes ? s'écrie la belle Africaine à la peau d'ébène. On arrivera bien à s'arranger au cabinet. N'est-ce pas, Marion ?

— Oui, bien sûr. Mais les voyages de nocés... C'est un peu ringard de nos jours, non ?

— Comme tu manques de romantisme ! lui reproche aussitôt Fatou.

— Admettons, concède Marion, mais une mission humanitaire dans un village malgache n'est pas vraiment une escapade en amoureux.

— Heureusement que tout le monde n'est pas comme toi.

— Avec Martin, on tient à faire ce voyage, renchérit Elsa. Quand Gus nous a proposé de l'accompagner, nous n'avons pas hésité une seconde.

Dès leur première rencontre, son beau-père avait suggéré à sa future belle-fille de rejoindre son association. Sans doute avait-il déjà cerné chez la jeune femme sa générosité naturelle. Il lui avait expliqué comment, avec d'autres bénévoles de la région, il aidait ce village malgache à ne pas sombrer dans la misère depuis les opérations de déforestation engagées par les sociétés minières qui, en exploitant le charbon à outrance, ont pollué la majeure partie des terres agricoles.

— C'est tout à votre honneur, mais je persiste à trouver votre démarche curieuse, lance Marion avant de s'éclipser.

— Ne fais pas attention, intervient Fatou. Les mariages la dépriment car ils la renvoient directement à l'échec de sa vie sentimentale. Il faut dire qu'elle n'a pas vraiment eu de chance avec les hommes. Mais je parle, je parle... Et j'accapare la mariée !

Son amie la serre contre son cœur.

— Sois heureuse, ma belle. Et profite de chaque instant. Tu le mérites.

— Promis. Merci.

Une nouvelle vie commence pour Elsa, et sous les meilleurs auspices. Elle s'en réjouit d'autant plus que l'homme qu'elle aime la dévore à présent des yeux. Les invités ont pris place autour du banquet et les conversations vont bon train. L'air est doux, la nuit à peine troublée par le chant des grillons. Des plages musicales ponctuent le banquet. Elsa ouvre le bal avec Martin sur une valse, comme il se doit, puis se laisse entraîner dans un rock endiablé par Gus qui peine à suivre le rythme et n'arrête pas de marcher sur les pieds de sa cavalière. Un carnage qui fait beaucoup rire Elsa. Elle l'abandonne dès le morceau terminé, avant d'être de nouveau réclamée tandis que le DJ lance une salsa. Tous les invités ont maintenant rejoint la piste de danse où l'ambiance est festive. Elsa est aux anges,

elle vient d'épouser le plus charmant des hommes et cette soirée est la leur.

Vers une heure du matin, alors que les premiers convives prennent congé, les mariés abandonnent un instant leurs amis pour aller les saluer. Puis ils dansent un dernier slow. Elsa pose tendrement la tête sur l'épaule de Martin et se laisse bercer. Elle sent son souffle chaud caresser son visage et s'abandonne dans ses bras. Martin l'effleure de ses lèvres puis murmure à son oreille qu'ils peuvent s'échapper. Personne ne leur tiendra rigueur. Ils s'éclipsent discrètement et traversent la terrasse en direction de leur petit deux-pièces. Elsa est frappée par l'air songeur de son mari.

— Un baiser en échange de tes pensées.

— Je ne le mérite pas ! Pour tout te dire, je suis inquiet. Les gendarmes nous ont informés qu'un pyromane serait à l'origine des incendies de ces derniers jours. Espérons qu'ils le coinceront rapidement. Avec la canicule, la garrigue et les terrains agricoles sont archi secs ; en deux temps, trois mouvements, tout peut repartir. Et nous, on risque d'être dépassés par l'ampleur des départs de feux. Mais, pardon, ma fée, se reprend-il, je parle boulot. Comment me faire pardonner ?

— Viens par là. Je crois que j'ai une idée !

Elle lui prend la main et l'entraîne vers *La Desserte*, de l'autre côté de l'esplanade.

Couché sur le banc de musculation, Martin soulève de toutes ses forces les altères, puis les maintient en hauteur quelques secondes, bras tendus, avant de les ramener à lui tout en retenant le poids à la descente. Il répète l'exercice plusieurs fois, jusqu'à ce que l'effort devienne intenable. Il peut le faire. Il *doit* le faire et puise un regain d'énergie dans son mental d'acier. Il expire profondément, souffre les dents serrées. Il est au bord du renoncement mais son âme de sportif l'incite à pousser ses limites plus loin encore. Il est à bout de force lorsqu'il parvient à la fin de sa série de développés-couchés. La barre, lestée de disques de fonte, retombe lourdement dans son logement.

— Bravo ! le félicite Flavien qui s'entraîne à ses côtés. Tu tiens une forme olympique.

— Oui. J'ai une pêche d'enfer en ce moment.

— Il faut croire que le mariage te réussit.

— Tu l'as dit ! Dire que demain il y aura un mois que nous sommes mariés.

— Déjà ? Le temps passe vite.

La séance terminée, les deux hommes se dirigent vers les vestiaires. Martin a du mal à retirer son tee-shirt qui colle sur son torse imprégné de sueur. Depuis qu'il est pompier, il veille à entretenir une bonne condition physique. Du reste, l'entraînement est obligatoire à la caserne. Régulièrement, des médecins contrôlent les aptitudes physiques du personnel et surveillent leur état de santé. Arrivé devant son casier, Martin boit à la gourde sa boisson énergisante tout en reprenant peu à peu sa respiration. Des gouttes de sueur perlent sur son front qu'il éponge avec une serviette.

— À la douche, lance Flavien. La pause est terminée. Retour à la réalité.

Les deux hommes se déshabillent dans les odeurs de déodorant et de savon. Nus, chaussés de leurs claquettes, ils s'avancent vers la pièce d'eau collective et se placent sous deux des six jets disponibles.

— Et pour fêter votre premier mois de mariage, demande encore Flavien, tu as prévu quelque chose ? Tu emmènes ta belle en week-end romantique ?

— Je suis de réserve.

— Encore ? C’était déjà le cas la semaine dernière, non ?

— Oui, mais cette fois, je me suis proposé. Avec la canicule des derniers jours, les départs de feux se multiplient et les équipes manquent de bénévoles.

— Et Elsa, qu’en dit-elle ? Tu es souvent sur le terrain ces derniers temps.

— Elle me connaît, mon Elsa, souffle Martin avec tendresse. Elle sait que je déteste rester inactif quand je peux être utile.

Flavien admet volontiers que le contexte actuel est particulier. Avec les fortes chaleurs qui se sont abattues sur le Gard depuis plusieurs semaines, les équipes sont sur le qui-vive. Un mégot jeté par la fenêtre d’une voiture, un tesson de verre qui traîne en plein soleil, sans parler des barbecues mal éteints, la moindre négligence s’avère dévastatrice.

— Dans le Sud, le manque de vigilance ne pardonne pas, lâche son collègue. Mais tu es un enfant du pays, tu connais ça par cœur.

Martin a grandi à Sommières où il est resté après le bac pour préparer son concours de sapeur-pompier. À l’issue d’une session de onze semaines consacrée aux matières générales, il a suivi une formation spécifique aux catastrophes naturelles et enchaîné plusieurs stages dans un centre de secours en eaux vives, un SEV, comme on dit dans le jargon du métier – les sigles étant légion dans le corps des sapeurs-pompiers. Sa première affectation l’a envoyé sur les rives du Rhône, en proche banlieue lyonnaise, où il est resté plusieurs années avant que cette opportunité de mutation ne le ramène à Sommières, une région particulièrement touchée par les feux mais aussi les crues.

Martin termine actuellement une remise à niveau de ses compétences dans ce domaine particulier. L’entraînement y est très différent de celui qu’il avait l’habitude de suivre à Lyon. À son arrivée à la caserne de Sommières, les gars se sont montrés prévenants et attentifs à son égard, notamment Flavien, son binôme en manœuvre, avec lequel il a vite sympathisé. Spécialiste de la nage en eaux vives, Martin prendra pleinement ses fonctions à la rentrée de septembre. Pour sa part, Flavien privilégie sa compagne et leurs deux enfants dès qu’il n’est plus en service. Il ne sort plus beaucoup mais ne s’en plaint pas. Comme lui, Martin aspire à une vie de famille.

À 32 ans, il se voit bien dans sa nouvelle maison avec Elsa, des enfants... et même un chien.

— Samedi prochain, vous seriez partants pour un barbecue à la maison ? demande Flavien.

— Merci, c'est sympa, mais on fête l'anniversaire de mon père. Le week-end suivant, si tu veux.

— Ça ne sera pas possible, désolé, j'emmène Louane et les petits en vacances.

En tant que père de famille, Flavien a le droit de poser une dizaine de jours consécutifs de congés durant l'été. Ayant des enfants en bas âge, il est prioritaire.

La sonnerie d'alerte interrompt soudain leur conversation.

— Intervention ! Intervention ! lance le standardiste de garde dans le haut-parleur.

Les deux pompiers sortent aussitôt de la douche et se pressent vers leurs casiers. Leurs gestes sont précis, méthodiques, leurs affaires déjà bien préparées. La rapidité est un facteur essentiel. Plus vite ils arrivent sur les lieux, plus les chances de sauver des personnes ou de circonscrire un sinistre sont élevées. Ils courent dans les coursives et enfilent leurs vestes d'uniforme. Leur chef de centre délivre l'ordre de mission : secours à personne en centre-ville. Dans la vie d'une caserne, plus de soixante pour cent des sorties concernent ce type d'intervention. Martin et Flavien sont réquisitionnés. L'ambulance rouge du SDIS-30, le groupement territorial Garrigues-Camargue, quitte aussitôt l'entrepôt sirène hurlante. C'est jour de marché et la circulation est ralentie. Le véhicule se fraye un passage parmi les voitures, remonte une rue à contresens et parvient sur les lieux moins de six minutes plus tard. La victime, une femme de 80 ans environ, est allongée au bord du trottoir, en état de semi-conscience. Deux personnes se trouvent auprès d'elle. Tandis que Flavien les interroge, Martin prend en charge la blessée.

— Madame, vous m'entendez ? s'enquiert-il. Bien. Restez avec nous pendant qu'on vous examine. S'il vous plaît, madame.

D'une voix douce mais ferme, il continue à lui parler afin qu'elle ne perde pas connaissance.

— Madame, vous savez quel jour nous sommes ? insiste-t-il.

L'octogénaire est réceptive et bredouille une vague réponse. Martin la lui fait répéter plusieurs fois et elle revient lentement à elle. D'après le premier bilan, le pronostic vital n'est pas engagé. Probablement une chute de tension. Un simple malaise mais qui demande un examen plus approfondi.

— Vous avez été victime d'une petite absence. Rien de grave, rassurez-vous, mais par précaution nous allons vous conduire à l'hôpital.

Flavien sort le brancard de l'ambulance. Dans un geste simultané, les deux pompiers soulèvent le corps de l'octogénaire puis la déposent avec précaution sur la civière qu'ils chargent dans le véhicule. Les quelques badauds qui s'étaient approchés s'écartent pour les laisser passer. Flavien prend place à l'avant tandis que Martin reste à l'arrière avec la blessée. Durant le trajet, il lui pose les questions d'usage afin de remplir la fiche d'intervention, puis il relève sa tension. Pas brillant. Le choc, probablement. Sur sa couche, la vieille dame réalise enfin ce qu'il lui arrive et s'en effraie.

— Soyez sans crainte, tout va bien, la rassure Martin.

Il lui prend la main et lui répète que son malaise n'est probablement pas grave. Mais des examens complémentaires seront nécessaires pour poser un diagnostic sûr.

— Vous êtes en sécurité. On va bien s'occuper de vous.

— Vous êtes gentil. Tout ce bazar pour si peu. Si vous saviez comme j'ai honte !

— Mais nous sommes là pour ça, madame. Ne vous faites aucun souci.

Rassurée, l'octogénaire sourit, plaisante même. Être secourue par un beau garçon n'est pas pour lui déplaire.

— Vous avez égayé ma journée, jeune homme.

Martin lui adresse un sourire bienveillant. L'ambulance est maintenant entrée dans l'enceinte de l'hôpital de Nîmes-Carémeau. Martin et Flavien confient leur patiente au personnel des urgences, transmettent le dossier au secrétariat pour l'enregistrement de l'entrée, puis rentrent aussitôt à la caserne. Cet après-midi, le chef de centre de secours de Sommières a programmé une révision de tous les engins, assortie d'un lavage en règle.

Après un déjeuner rapide au réfectoire, les hommes se rendent dans le hangar situé en sous-sol. La porte d'accès affiche l'oriflamme des sapeurs-pompiers avec ces mots dédiés spécifiquement au corps : « Courage et dévouement », des

valeurs qui résument à elles seules la force de l'engagement de Martin et ses collègues. Servir, secourir... Par équipe de deux, les hommes se répartissent les tâches et commencent à nettoyer le matériel. Ils vérifient les dates de péremption des poches de chlorure de sodium, nettoient les masques et renouvellent les compresses utilisées lors des dernières interventions. Puis ils contrôlent soigneusement les bouteilles d'oxygène, le défibrillateur semi-automatique, les pompes de l'appareil respiratoire, à nouveau prêt à l'emploi. En situation d'urgence, ces précautions sauvent des vies.

— On s'occupe du CCF, décrète Martin dès qu'ils ont terminé.

Le camion-citerne feu est un véhicule monté sur d'énormes roues, capable de franchir un terrain accidenté ou de résister à un incendie grâce à une série de conduites d'eau équipées de diffuseurs qui arrosent l'engin en cas de contact avec les flammes. Sur le carnet de liaison, Martin note la prochaine révision, prévue à la fin du mois. Pourvu que l'atelier de mécanique ne l'immobilise pas trop longtemps. Avec la canicule, ils en ont besoin tous les jours.

Il est 15 heures, la relève arrive dans trente minutes. Martin a promis à Yvonne, la voisine de ses parents, de débarrasser la soupenne du toit de sa maison de ce maudit nid de frelons qui viennent nicher là tous les ans. Il est sur le point de demander à Flavien son aide lorsque l'alarme se met à hurler. C'est un code rouge. Feu sur massif boisé. Assez conséquent, semble-t-il, puisque leur supérieur déploie tous ses hommes sur le terrain pour venir en renfort de l'équipe d'intervention de Lunel, la commune la plus proche de l'incendie. En sa qualité de chef d'agrès, Flavien prend place à l'avant du CCF qu'ils viennent de nettoyer. À ses côtés, le conducteur démarre tandis que Martin s'installe à l'arrière du camion-citerne avec un autre équipier. Ils quittent enfin la caserne. La sirène à deux tons perturbe la quiétude estivale à l'heure où tout le monde fait la sieste.

En plein été, les massifs forestiers et les garrigues sont placés sous haute surveillance. Vingt-sept patrouilles dites « Dangel », en référence à la marque des pick-up légers utilisés en intervention, et un avion d'observation sillonnent l'ensemble des zones à risque. L'objectif est d'occuper le terrain afin de prévenir et d'éteindre tout départ de feu. Les pompiers collaborent étroitement avec les gardes de l'Office

national des forêts, vigies mobiles en liaison permanente avec les treize tours de guet installées sur l'ensemble du département et dont les champs de vision se recourent.

Durant le trajet, des informations complémentaires apprennent aux occupants de la cabine que le feu se serait déclaré une demi-heure plus tôt en pleine garrigue, sur la route de Lunel. Une voix métallique à la radio précise que le site romain d'Ambrussum a été évacué, tout comme les rares habitations se trouvant dans la trajectoire des flammes. Les talkies délivrent d'autres messages dans une cacophonie qui requiert toute l'attention de leurs destinataires. Pour sa part, Martin note le dernier bulletin météo. Certains paramètres sont importants, comme la vitesse du vent et son orientation, ou le taux de sécheresse. Le PC de commandement donne ses consignes. La priorité étant d'épargner la vie des hommes, il est ordonné aux forces à terre de se positionner sous le vent et de se déplacer uniquement d'est en ouest. La route nationale, que les gendarmes viennent de fermer à cinq kilomètres de là, servira de pare-feu. Le poste central annonce aussi qu'un renfort aérien s'organise. Les yeux fixés sur la pendule du tableau de bord, Martin se prépare à affronter le pire.

Suivant les coordonnées GPS, le véhicule quitte la départementale à cinquante mètres de l'entrée d'une carrière, puis s'engage sur un chemin étroit et poussiéreux sinuant à travers une garrigue de chênes-lièges rabougris. La chaleur est extrême, le thermomètre dépasse les quarante-cinq degrés. Un record. Au détour d'une courbe, une colonne de fumée se dessine très nettement. Vu l'ampleur du panache et la couleur brune du nuage, les renforts aériens sont effectivement nécessaires.

— Un Tanker et trois Canadairs ont été lancés sur secteur, confirme le PC. Ils arrivent sur votre flanc gauche.

Le camion-citerne à bord duquel se trouve Martin rejoint le groupe d'intervention déjà en place, formé de trois engins similaires et d'un 4x4 léger. D'emblée, les conducteurs se positionnent en formation puisque le commandement a opté pour une tactique de combat offensive. Les forces à terre devront attaquer le feu au plus près et de tous côtés. Tous les véhicules disposent de citernes de grande contenance et sont dotés d'une pompe puissante qui alimente les lances. Avec ce matériel performant, les pompiers mobiles pourront pénétrer au cœur même de la garrigue. Dans le ciel, un hélicoptère de

commandement intervient en complément des troupes au sol afin d'optimiser la coordination entre l'état-major et les différents acteurs sur le terrain. Flavien détermine une zone de repli en cas de complications, la propagation d'un feu de cette nature résultant de la combinaison du vent, de la végétation et du relief. À flanc de coteau, la progression est plus rapide en montée qu'en descente. Il établit le refuge dans une clairière en aval. D'un coup, le paysage se voile. La lumière disparaît.

— Le vent tourne, constate Martin. Nous allons nous trouver sous le foyer.

Flavien prend en considération l'observation de son binôme et en réfère sans attendre au commandement.

— Largage éminent sur le flanc gauche, répète la voix métallique dans le poste. Largage éminent. Maintenez les positions.

À peine le message diffusé, le Tracker qui les survole déverse six mille litres d'eau mélangés à un sel ignifugeant qui retarde la combustion des végétaux. La fumée s'épaissit soudain, avant de se dissiper, lorsque le vent change à nouveau de direction.

— Vent violent et instable, reprend le PC. Prudence absolue à toutes les patrouilles sur place.

Martin ajuste son masque sur le visage, vérifie l'attache du casque. Puis il enfle ses gants, serre les sangles aux poignets et saute du camion-citerne au signal de Flavien. De manière synchronisée, les hommes déroulent les lances. Sous la pression de l'eau, les muscles de leurs bras sont particulièrement sollicités. Les flammes reculent, laissant derrière elles des cendres incandescentes. Martin s'en tient aux consignes de sécurité qu'il a revues en formation. En situation réelle, il n'a pas le droit à l'erreur. Porté par une décharge d'adrénaline, il dirige le jet d'eau vers un nouveau foyer.

— Repli immédiat, ordonne soudain Flavien à ses coéquipiers. Repli immédiat !

Attisé par de méchantes bourrasques, le feu a repris de vigueur sur le flanc droit. La marge de manœuvre de la formation est trop réduite, les hommes doivent se mettre à l'abri. Martin recule en maintenant sa lance pointée droit devant. Regroupés près du camion-citerne, ses collègues coupent la pression, enroulent précipitamment les tuyaux avant de se réfugier dans le CCF, conçu pour résister aux flammes.

Une épaisse fumée envahit l'habitacle alors qu'ils s'engouffrent dans le véhicule.

— Fermez les portes et mettez vos masques à air, leur demande Flavien avec sang-froid. Je vous rappelle que la cabine du CCF est autoprotégée, nous sommes à l'abri du feu. Allez, les gars, on reste calme. On garde l'ensemble de ses équipements de protection, on met les sur-pantalons et on économise l'air au maximum. Je déclenche la balise GPS et passe le message de détresse.

S'emparant de la radio, il décline son identité ainsi que sa position.

— Je vois un feu de pinède en propagation libre. Je demande renforts terrestres et aériens. Commandement fréquence sentier. Fréquence air-sol. Je poursuis reconnaissance. Bien reçu ? Parlez.

— Bien reçu, l'assure-t-on. Renfort en progression. Tenez bon !

Les flammes se rapprochent, menaçant à présent le camion. Un mur de feu les encercle. Aucun itinéraire de fuite possible. Flavien se tourne alors vers le conducteur et lui demande d'enclencher le système de sécurité, avant d'adresser un nouvel appel à son commandement :

— SDIS-30, CCF de Sommières. URGENT ! URGENT ! URGENT !

Par ces mots, Flavien a lancé un message de détresse. Tous les postes alentours reçoivent le signal.

— Je demande largage aérien sur ma position. Répétez message.

— CCF de Sommières, bien reçu. Largage de sécurité en cours. Je répète, largage de sécurité en cours par les Canadiens.

— Les gars, ils nous ont localisés, on vient à notre secours. On garde son calme, ok ?

À travers le vitrage renforcé du pare-brise, Martin, impressionné, regarde le mur de feu qui lèche à présent le camion.